

Le fait littéraire : une expérience de l'altérité

Patricia BOUANGA
Université de Grenoble Alpes
patricia_bouanga@yahoo.fr

Résumé

Cet article se propose de réfléchir sur le thème de « La littérature et le vivre-ensemble » en s'intéressant à l'interpellation de la conscience de l'autre au travers de l'univers qui lui est donné à explorer, à lire. Par le biais de la lecture en effet, la littérature a cette capacité de faire en sorte que se rencontrent ou s'entrecroisent des consciences diverses dans la mesure où l'écrivain propose une représentation spécifique du monde à une conscience autre que la sienne : celle du lecteur. Par cet acte, elle peut atteindre un grand nombre et permettre à chacun de faire une expérience dont l'impact réside dans la reconnaissance d'une portion expérimentée ou expérimentable de la vie. Justement, cette reconnaissance est en elle-même déjà une démarche au cours de laquelle l'autre est volontairement ou involontairement invité à la réflexion. Et ce plaisir lié à l'émerveillement est suffisant pour que la littérature soit considérée comme une activité humaine des plus utiles dans la réflexion sur la nécessité de vivre en harmonie, de partager des valeurs. L'être qui lit se reconnaît d'autant mieux dans cette identification qu'elle le renvoie à sa propre histoire qui lui est livrée, retranscrite souvent avec brio, notamment chez les grands écrivains et artistes. C'est aussi cette voie par laquelle, systématiquement, le « je » rencontre « l'autre » qu'il sollicite ou interpelle pour mettre en relief ce qui fait leur dénominateur commun : le monde qu'ils occupent et dans lequel ils vivent.

Mots clés

Altérité et identité, Littérature, «vivre ensemble», Lecture et sociabilité.

The literary fact: an experience about otherness

Abstract

This article aims to reflect on the theme "Literature and" living together» by focusing on the interpellation of the consciousness of the other, through the universe that is given to him to read. Through reading, literature has the capacity to make various consciousnesses meet or intersect to the extent that

the writer proposes a specific representation of the world to a consciousness other than his own: the reader one. Through this act, it can reach a large number and allow everyone to make an experience whose impact lies in the recognition of an experienced or experimentable portion of life. And precisely, this recognition is in itself already an approach in the course of which the other is voluntarily or involuntarily invited to the reflection. And this pleasure linked to wonder is enough for literature to be considered as a human activity of the most useful in the reflection on the need to live in harmony, to share values. The human being who reads is all the more recognizable in this identification that it refers to his own story that is delivered to him, transcribed often brilliantly among the great writers and artists. It is also this way by which, systematically, the subject "I" meets "the other" that he solicits or challenges to highlight what is their common denominator: the world they occupy and in which they live.

Keywords

Otherness and identity, Literature and harmony, Reading and sociability.

Introduction

Le choix d'un tel titre n'est pas sans résonance avec le thème de cette réflexion : La littérature et le «vivre- ensemble ». Considérons d'emblée que l'expérience littéraire est, de fait, une affaire d'altérité plutôt que d'identité. C'est une évidence : l'altérité traverse et habite au premier chef nos pratiques d'écriture et de lecture. Si tout le monde peut partager de prime abord une telle impression, c'est du côté de la théorie littéraire que nous nous tournerons pour circonscrire notre propos. Pour ce faire, rappelons les thèses bakhtiniennes qui posent le principe dialogique induisant les rapports des discours, des énoncés entre eux. De fait, M. Bakhtine décrit le dialogisme en s'intéressant au contexte dans lequel un discours prend forme. Au moment où il étudie ces questions, il constate :

Qu'au-delà de la philosophie du langage, de la linguistique et de la stylistique fondée sur elle, demeurent quasiment inexplorés les phénomènes spécifiques du discours, déterminés par son orientation dialogique parmi des discours "étrangers" à l'intérieur d'un même langage (dialogisation traditionnelle), parmi d'autres "langages sociaux", au sein d'une même langue nationale, enfin au sein d'autres langues nationales, à l'intérieur d'une même culture, d'un même horizon socio-idéologique (1987, p. 99).

Pour Bakhtine en effet, l'une des spécificités du discours est qu'il est essentiellement « polyphonique » dans la mesure où il est en relation avec d'autres discours. De cette manière s'élabore la relation dialogique qui les lie. Le dialogisme implique, dans le cadre d'un texte par exemple, la présence de plusieurs voix dans le même énoncé. Aucun énoncé ne saurait alors être résolument monologique, tourné vers lui-même. D'une manière ou d'une autre, il est déjà en relation avec d'autres discours, eux-mêmes participant du discours global que constitue la culture dans laquelle ils prennent forme.

En outre, chez le théoricien russe, le rapport à l'autre ne saurait être limité au discursif : il concerne d'abord l'être. En effet, rendant compte de ses travaux, T. Todorov (1979, p. 502) a notamment montré que pour ce dernier, « il est impossible de concevoir l'être en dehors des rapports qui le lient à autrui ». Car, pour Bakhtine cité par Todorov :

L'être même de l'homme (extérieur comme intérieur) est une communication profonde. Être signifie communiquer. [...] Être signifie être pour autrui et, à travers lui, pour soi. L'homme ne possède pas de territoire intérieur souverain, il est entièrement et toujours sur une frontière ; en regardant à l'intérieur de soi, il regarde *dans les yeux d'autrui* ou *à travers les yeux d'autrui* [...]. Je ne puis me passer d'autrui, je ne puis devenir moi-même sans autrui ; je dois me trouver dans autrui, trouvant autrui en moi (dans le reflet, dans la perception mutuelle). La justification ne peut être justification de *soi*. Je reçois mon nom d'autrui, et ce nom existe pour autrui (se nommer soi-même relève de l'usurpation). Et l'amour de soi est également impossible (p. 502).

Le rapport à autrui est, ainsi qu'on le lit dans ce passage, constitutif de la formation même de l'être. Cette relation, chez Bakhtine, est comme qui dirait une condition substantielle à l'existence de l'individu, à sa réalisation en tant que sujet sans néanmoins, dit Todorov, conduire à une confusion entre le « je » et le « tu » ; différents l'un de l'autre. Or, s'il est un terrain sur lequel cette expérience de l'altérité prend notamment forme, c'est bien l'expérience littéraire. Disons que dans le processus de production et de circulation des œuvres, il est deux instances consubstantiellement liées : il s'agit de l'auteur et du lecteur. L'altérité est donc déjà assumée par cette dualité extérieure au texte.

Par ailleurs, Ronald Shusterman et Jean-Jacques Lecercle²⁷¹ n'ont guère tort de rappeler que la fiction est d'abord une affaire d'altérité et non d'identité. Entendons par là qu'elle représente avant tout le monde vu par une conscience autre dans laquelle la nôtre vient loger par l'expérience de la lecture. Le monde proposé - qui n'est pas tant un nouveau monde qu'un monde parallèle, vu par autrui et qui soustrait le lecteur à la platitude de son expérience quotidienne-, la voix par laquelle il se déploie, et la "structure collective d'affect" sont ce par quoi prend forme l'expérience de l'autre. Ainsi cette expérience peut-elle s'articuler de différentes manières.

Nous nous intéresserons donc dans cet article à l'acte de lecture comme vecteur de sociabilité et, d'une manière générale, à l'art comme expression du «vivre-ensemble».

1. Lire : entre « je » et l'autre.

Penser l'acte de lecture comme vecteur de sociabilité, c'est d'abord, bien entendu, s'intéresser à cette interpellation de la conscience de l'autre au travers de l'univers qui lui est donné à explorer, ou à lire. Par le biais de la lecture en effet, la littérature a cette capacité de faire en sorte que se rencontrent ou s'entrecroisent des consciences diverses dans la mesure où l'écrivain propose une représentation spécifique du monde relative à la conscience du lecteur. Par cet acte, le fait littéraire peut atteindre un grand nombre et permettre à chacun de faire une expérience dont l'impact réside dans la reconnaissance d'une portion expérimentée ou expérimentable de la vie. Et justement, cette reconnaissance est en elle-même déjà une démarche au cours de laquelle l'autre est volontairement ou involontairement invité à la réflexion.

On comprend que notre point de vue est sous-tendu par l'idée non d'une absoluité du fait littéraire, mais sur celle de son agir réel sur l'être qui lit. A ce propos R. Ponton et P. Aron (2010, p. 718), rappellent que :

Depuis longtemps les écrivains soulignent que, par les idées, mais aussi les images et les émotions qu'elle propose en partage, elle contribue à modeler les attitudes collectives, à socialiser l'individu.

De fait, en donnant à lire, c'est l'humanité et la société dans leur folie, leur grandeur, leurs forces voire leurs travers qui sont subrepticement questionnés puisqu'est ainsi mise en évidence la présence d'un sujet au monde et partant

²⁷¹ LECERCLE Jean-Jacques, SHUSTERMAN Ronald, 2002, *L'Emprise des signes. Débat sur l'expérience littéraire*, Paris, Seuil.

son rapport aux autres. Pour y parvenir, les jeux, parfois complexes de création, font partie de la stratégie littéraire adoptée par l'écrivain. Lequel peut faire le choix du détour pour dire. C'est dans ce contexte que P.-L. Rey (1992, p. 175) écrit :

Historien et romancier ont ainsi en commun ce besoin de saisir le monde, fût-il, du côté du romancier, un monde incroyable, au travers d'une conscience. Car, même dans des romans ayant pour centre l'univers animalier, l'idée de départ n'en reste pas moins une anthropomorphisation des êtres.

Comme on peut le lire, il y a toujours marqué, dans cette expérience littéraire, un rapport du sujet à autrui. Écrire c'est en quelque sorte écrire pour cet autre-là. Lire, c'est en fin de compte habiter furtivement- le temps de la lecture du moins -, la conscience imaginaire d'un sujet autre que soi. C'est partager avec cet autre une expérience du monde, fût-elle fondée sur une simple représentation. Sinon pourquoi écrirait-on si ce n'est pour être lu ? Pourquoi le ferait-on si ce n'est pour mettre en relief un fragment, un pan du réel donné à penser à autrui ?

De ce point de vue, J.-J. Lecercle (2002, p. 93), inspiré par Brecht qui privilégie la distanciation à l'identification, n'a point tort de considérer la littérature non comme une expérience de l'identité, mais bien plus comme une expérience de l'altérité. Le texte littéraire à ses yeux n'a pour fin première non la représentation « valorisée » ou « dévalorisée » de soi et des autres, mais « la mise en scène du processus linguistique d'interpellation des individus en sujets ». Et, cette mise en scène correspond davantage à une subjectivation *via* autrui, une conscience autre, plutôt qu'à une représentativité. C'est la raison pour laquelle les théories relatives à la réception nous semblent d'un intérêt particulier dans la mesure où elles considèrent le lecteur comme un organe structural dans le champ littéraire. En effet, selon H. R. Jauss (1987, p. 52), « l'histoire de la littérature, c'est un processus de réception et de production esthétique qui s'opère dans l'actualisation des textes littéraires par le lecteur qui lit, le critique qui réfléchit et l'écrivain lui-même incité à produire à son tour ».

Qu'il soit impliqué, invoqué²⁷² ou non, le rôle du lecteur dans ou en dehors du récit est l'une des marques du processus de sociabilité qu'offre le fait littéraire. Disons qu'à tous points de vue, celui-ci est invité à prendre part - soit par une lecture avisée (interprétation littéraire), soit par une lecture

²⁷² Voir JOUVE Vincent, 1993, *La lecture*, Paris, Hachette. Il est défini comme « ce lecteur anonyme, sans identité véritable, apostrophé par le narrateur dans le cours du récit », p. 28.

motivée par le simple plaisir-, à sortir de son espace contigu pour échapper à la monotonie de la vie quotidienne. Lire c'est ainsi accepter de partager l'espace restreint du « je », de soi avec le soi d'autrui. Notons que le lecteur découvre à ce moment-là un monde inventé et créé par un autre que lui. Lire, c'est donc simplement s'ouvrir à cet autre-là. C'est de notre point de vue, l'un des moyens par lesquels l'homme passe, pour emprunter une terminologie chère à Kant, de son insociable sociabilité à sa sociabilité culturelle.

Pour ce qui est de l'interprétation littéraire à proprement parler, l'un des moyens par lesquels la lecture invite à la sociabilité du lecteur est l'interpellation directe de son intelligence, notamment au travers de blancs ou vides laissés par l'écrivain. C'est que, sans rien simplifier ni résoudre, les auteurs qui s'en jouent font le choix d'un style où foisonnent les intrusions d'un narrateur interpellant un narrataire impliqué ou non. Il en est ainsi de nombre de textes littéraires, dont ceux d'Eric Chevillard, auteur français contemporain qui utilise cette stratégie d'écriture. Son récit *Oreille Rouge*²⁷³, par exemple, fonctionne ainsi, dirait U. Eco (1985, p. 63), comme « un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir ». Ces « blancs » sont alors des non-dits induits ici par les ellipses, lesquelles se convertissent en signification lors du processus de la lecture. Dans cette logique, W. Iser, l'un des théoriciens de la réception a fort raison d'attribuer au lecteur un rôle important dans la constitution du sens de l'œuvre. Pour lui en effet, il appartient à ce dernier de combler les « vides » laissés par celle-ci. Il observe ainsi que :

Si le texte se présente (...) comme un système combinatoire, il doit y avoir dans ce système une place prévue pour la personne chargée de réaliser ces combinaisons. Cette place est prévue aux lieux d'indétermination, qui en tant que disjonctions, marquent des enclaves dans le texte, et qui se présentent au lecteur comme des vides que celui-ci est appelé à combler (W. Iser, 1985, p. 299).

C'est dire que ces vides ou « blancs », selon la terminologie de Wolfgang Iser, sont un silence qui interrompt la « cohérence textuelle » et le lecteur doit le « faire parler » lors du processus de la lecture. À ce sujet, il note qu'« en tant que silence dans le texte, ils ne sont rien. Mais de ce rien est issue une stimulation importante à l'activité de constitution » (p. 351). Dans ces cas-là, c'est encore l'autre qui est ici sollicité d'autant qu'il lui appartient de déceler ces stratégies narratives en comblant ces vides en vue de constituer le sens de l'œuvre ainsi que nous l'avons noté plus haut.

²⁷³ CHEVILLARD Eric, *Oreille Rouge*, 2007, Paris, Minuit.

Outre l'interpellation directe du lecteur, la lecture comme vecteur de sociabilité - en tant qu'elle renvoie à l'idée d'une ouverture vers autrui - peut l'être aussi dans la mise en évidence d'autres stratégies discursives invitant à l'intelligence du lecteur. C'est notamment le cas de l'ironie qui nécessite, de la part du récepteur, une vigilance particulière quant à sa perception. Dans son article intitulé « Analyse de l'ironie », D.C Muecke (1978, p. 485) fait remarquer que pour Mme Kerbrat-Orecchioni : « le décodage de l'ironie met en œuvre, outre leur compétence linguistique, les compétences culturelles et idéologiques des partenaires de l'allocution ». Or, l'idée de sociabilité implique aussi, selon Larousse, un réseau de relations sociales établies dans des groupes présentant une cohérence idéologique, culturelle ou religieuse. Aussi la sociabilité est-elle ici directement indexée, puisqu'elle implique que soit nécessairement marqué l'avis de l'autre que l'on croit déjà capable de nous comprendre. W. C Booth voit ainsi dans l'ironie « un jeu euphorisant et stimulant dans lequel on met en pratique des techniques intellectuelles, et dans lequel l'ironiste et son public partagent un système de valeurs morales et sociales » (p. 484). Dans ce jeu où s'articule un va-et-vient constant entre le sujet écrivant et l'autre lisant, l'écrivain donne à voir un art inclusif. En tous les cas donc, l'expérience littéraire est quoi qu'il en soit, toujours portée par cette référence à autrui et à l'importance de ce dernier dans la production du sens de l'œuvre.

Hormis l'ironie, une autre stratégie où s'exerce cette expérience de l'altérité est le métarécit. En effet, comme le signale U. Eco (2011, p. 37) le métarécit renvoie à « des réflexions du texte sur sa propre nature, où l'auteur s'adresse directement au lecteur ». Ce lecteur encore et toujours, est cette part d'altérité qui vient vers le sujet écrivant par cet acte de lecture, vecteur de sociabilité. Car, faut-il le rappeler, il faut bien un minimum d'intelligence partagée entre auteur et lecteur pour se faire comprendre, voir pour communiquer tout simplement. En cela, l'essentiel du fait littéraire réside dans la manière dont il articule son rapport au réel et l'impact direct qu'il peut avoir sur l'autre à savoir le lecteur. C'est parce que la littérature agit directement sur le monde, en l'occurrence par l'émotion suscitée chez un être situé dans le réel, qu'elle a un pouvoir d'identification non négligeable. Et ce plaisir lié à l'émerveillement est suffisant pour qu'elle soit considérée comme une activité humaine des plus utiles dans la manière de « vivre ensemble », de partager des valeurs. L'être qui lit se reconnaît d'autant mieux dans cette identification qu'elle le renvoie à sa propre histoire qui lui est livrée, retranscrite souvent avec brio notamment chez les grands écrivains et artistes qui font du style la raison d'être de leur art. C'est aussi cette voie par laquelle, systématiquement, le « je » rencontre « l'autre » qu'il sollicite ou interpelle pour mettre en relief ce qui fait leur dénominateur commun : le monde qu'ils occupent et dans lequel ils vivent.

2. L'art littéraire comme expression du «vivre-ensemble»

L'acte d'écrire, auquel fait écho une certaine forme de résistance, peut de fait traduire une remise en cause de l'ordre imposé du réel. Cette démarche pensée ou non, participe de la capacité de la fiction à mettre par exemple à nu quelques travers de la société. Il en va ainsi de la mise en évidence de la différence invitant par voie de fait à une espèce d'intelligence qui en appelle à la nécessité de penser un «vivre-ensemble» plus qu'impératif. Néanmoins, variant d'un écrivain à un autre, l'intrigue invitera le lecteur empirique ou non, encyclopédique ou non, à un déchiffrement essentiel à sa compréhension.

Dans *Shaba Deux*²⁷⁴ par exemple, Valentin Mudimbe choisit l'ironie, traduite par une loufoquerie et une incongruité posées avec brio, pour dénoncer quelques travers de la société à savoir le racisme, le manque de solidarité, la différence sexuelle, etc. Mais en y recourant, c'est un appel à une réflexion commune qu'invite l'écrivain. La littérature devient donc un moyen, parmi tant d'autres, de penser un «vivre-ensemble» nécessaire à l'évolution de l'homme dans la société. D'autant que la mise en évidence de ces maux est sous-tendue par un besoin de questionner, de mettre à mal leur perception. Aussi, on l'aura peut-être deviné, la loufoquerie et l'incongruité portent ici sur les formes par lesquelles l'altérité s'écrit et se lit dans ce roman de l'écrivain congolais. Loufoques et/ou incongrus sont en effet les propos et les situations que vivent les personnages au fil du livre. La rencontre «interraciale», interculturelle, les rapports des individus au sein d'une même communauté voire d'une même famille, les rapports entre hommes et femmes, etc., sont la marque que prend le questionnement sur le «vivre ensemble», questionnement construit de manière singulière par Mudimbe. D'autant qu'il appartient au lecteur, par le biais de l'interprétation, de déceler la force corrosive de l'ironie à l'œuvre. L'intérêt porté sur ces différences est ici l'occasion, pour l'auteur, de moquer notamment le caractère relatif de nombreux critères de jugement.

Ainsi en va-t-il par exemple de l'ironie axée sur le racisme ordinaire que vit sœur Marie-Gertrude au sein de la communauté franciscaine, ou encore de la remise en cause de certaines pratiques traditionnelles infériorisant le rôle et la place de la femme dans certaines sociétés africaines. Valentin Mudimbe, par le prisme du récit de Marie-Gertrude, évoque par exemple l'écart et l'injustice que l'on peut observer au sein d'une même communauté entre hommes et femmes, en l'occurrence au nom des mêmes traditions. De l'ironie à l'incongruité abondante dans l'œuvre, il y a pour ainsi dire une moquerie qui vise le caractère ridicule de l'exclusion de l'autre, du rejet de

²⁷⁴ MUDIMBE Valentin, *Shaba Deux*, 1989, Paris, Présence Africaine.

sa différence. C'est qu'ici on note une forme d'excès dont le but est de tourner en dérision cette mise à l'écart de la différence, de ce qui est étranger à soi. Cet excès aboutit à ce que P. Jourde (1999, p. 40) qualifie, à propos de l'incongru justement, d'« excès dans la différence, une différence qui perd tout contenu à force de s'affirmer dans l'isolement, dans une coupure radicale, et s'empêtre dans son encombrante pesanteur ». Dans sa concision, ce « petit » livre, loin du folklore descriptif ne donne pour autant pas au texte une sensation de vacuité. De fait, il recoupe tout un monde. Que les inégalités viennent des différences sociales (de sexe ou de « race »), elles donnent à l'œuvre une intention insoupçonnée de plénitude.

La fiction ici, c'est la voie/voix autorisée du dire masqué dans lequel la place de l'autre est nécessaire. La fiction, c'est aussi cette voie/voix autorisée où le « je » et le « tu » se nécessitent mutuellement, car est explicitement posée dans ce roman, cette problématique de l'Autre. À juste titre donc, J. K. Bisanswa et K. Kavwahirhei (1999, p. 40) écrivent, au sujet du roman africain en l'occurrence :

Il permet la violente et délicate intrusion de l'altérité dans un monument initialement dressé en hommage à l'ipséité. Soucieux des autres jusqu'à l'angoisse, le cher personnage, mais tellement de les ramener à soi, de faire du dehors l'aimable décor du dedans. Et puis, débarque la naïade. [...] Je l'aime, je ne l'aime plus. Je voudrais surtout qu'elle tienne, qu'il tienne à moi. Ce pour quoi je vais le/la retenir, l'enfermer dans un petit laboratoire en chambre, observer ses faits et gestes et me demander : quel est ce cocktail exotique de colonisé, d'assimilé, de résistant, de rebelle, de petit bourgeois, d'incestueux, d'homosexuel? Et puis, pas de réponse. L'autre est autre de toute l'étendue de ce qui fait une histoire intime. Je ne suis d'ailleurs pas moins autre que lui/elle, au point d'être obscur à moi-même. La boucle se ferme : le roman d'un sujet emphatiquement présent a glissé vers le roman de l'altérité et, plus discrètement, vers celui du sujet comme objet.

En effet, en leur plus intime, les écritures francophones contemporaines (Afrique subsaharienne/Antilles) mettent en scène des narrations où parfois dire le social entraîne inéluctablement vers la problématique de l'altérité. Témoin donc des textes comme *Shaba Deux* où la description de l'univers narratif, comme on l'a vu plus haut, est concomitante de celle de l'autre en tant que sujet et objet de l'écriture. Dans un tel texte où l'ironie a une ascendance sur le banal, c'est l'humour incongru - synthèse du comique absolu et de l'humour objectif - qui fait subrepticement résonner l'identité et la différence. P. Jourde (p. 27) écrit justement à propos du comique que :

Les formes de comique les plus courantes, les plus universellement répandues jouent sur deux thèmes inépuisables, le sexe – essentiellement le sexe comme différence : sexe de l'autre ou sexualité autre - et la différence raciale, culturelle, linguistique. Il est banal de dire que l'altérité suscite le rire. [...] La différence repousse et attire à la fois.

L'incongruité chez Valentin Mudimbe prend une forme de rupture énonciative, de superflu et d'incompatibilité entre le faire et le dire des identités narratives. Dans ce texte, la narration est assurée par un personnage présent, faisant partie de l'histoire : c'est un narrateur homodiégétique dirait Genette. *Shaba Deux* est en effet un journal ainsi que l'indique le sous-titre : «les carnets de Mère Marie-Gertrude ». Ceux-ci rapportent le quotidien de ce personnage, une « franciscaine africaine de kolwezi ». Ils s'étalent - temps de la narration - du 28 mai au 29 juin. Leur auteur y retrace sa vie au sein de la communauté franciscaine, ses relations aux autres, à Dieu, aux malades, en passant par le triste évènement qui traverse cette période : la guerre civile. De l'intégration à la désintégration sans oublier ses quotidiennes interrogations douloureuses sur sa foi, sa place au sein de cette communauté, ce journal respecte le principe du genre, car écrit au jour le jour. C'est ainsi le « je » qui porte et rapporte la problématique de l'altérité. D'abord, en rapportant l'histoire de Marie-Gertrude (franciscaine africaine) au sein d'une communauté à majorité européenne, il implique les rapports du Noir au Blanc. Ensuite, la guerre civile accentue ces rapports, car les Européens en constituent aussi des cibles. Sont donc ici mises en exergue, les altérités « raciale », sexuelle et culturelle. Mais bien plus encore, il est nécessaire d'y lire une expression d'un sujet toujours en rapport avec l'autre, qu'ils soient aux prises ou non.

Conclusion

La littérature dirons-nous, a le don de réinventer les rapports du sujet à l'autre. Fiction de l'identité ou fiction de l'altérité ? On l'a vu, d'abord et surtout fiction de l'altérité. Pour échapper à la monotonie de la vie quotidienne, le lecteur est invité, au travers de l'acte de lecture, à partager une expérience de représentation du monde *via* l'imagination de celui qui écrit. Lire est donc un vecteur de sociabilité puisque le « je » vient à la rencontre de « l'autre ». L'acte de lecture participe aussi de la sociabilité dans la mesure où l'intelligence du lecteur est sollicitée au travers de certaines stratégies narratives qui peuvent être insérées çà et là. Parmi elles : l'ironie, le métarécit, etc. Et pour cela, l'écrivain et le lecteur doivent partager des valeurs intellectuelles et sociales identiques pour que fonctionne l'interpellation de l'ironiste.

D'un autre point de vue, la littérature peut être une expression du «vivre ensemble» notamment lorsque ces rapports sont clairement thématiques et donnés à penser dans les textes littéraires. Ainsi en est-il du roman *Shaba Deux* de Valentin Mudimbe dans lequel l'écrivain interroge la question du «vivre-ensemble» par le biais d'une ironie mordante, avec une approche corrosive de la différence et de l'identité. Laquelle approche, au travers de l'humour incongru, invite à remettre en cause voire à discréditer certains critères de jugement qui sont de nature à exclure l'autre sous le simple prétexte qu'il est différent de soi. En questionnant ces rapports, la littérature permet là de rappeler une évidence simple : l'inévitable importance et utilité de l'autre dans la constitution de soi comme sujet pensant.

Références bibliographiques

- ARON Paul, PONTON Rémy, 2010 « Sociabilité littéraire », *Le dictionnaire du littéraire* (2nd ed.), p. 716-718.
- BAKHTINE Mikhaïl, 1987, *Esthétique et théorie du roman*. Traduction de Daria Olivier, Paris, Gallimard.
- BISANSWA K. Justin, KASEREKA Kavwahirehi (dir.), 2011, *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Champion.
- CHEVILLARD Eric, 2007, *Oreille Rouge*, Paris, Minuit.
- ECO Umberto, 1985, *Lector in fabula*, Grasset et Fasquelle pour la traduction française, Paris, Grasset.
- ISER Wolfgang, 1985, *L'acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Éditions Pierre Mordaga.
- JAUSS Hans Robert, 1987, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard pour la traduction française, Paris, Gallimard.
- JOURDE Pierre, 1999, *Empailler le toréador. L'incongru dans la littérature française de Charles Nodier à Éric Chevillard*, Paris, José Corti.
- JOUYE Vincent, 1993, *La lecture*, Paris, Hachette.
- MUECKE Douglas, 1978, « Analyse de l'ironie », *Poétique*, N° 36, année 1978, p. 479-494.
- MUDIMBE Valentin, 1989, *Shaba Deux*, Paris, Présence Africaine.
- REY Pierre-Louis, 1992, *Le Roman*, Paris, éditions Hachette.
- SHUSTERMAN Ronald, LECERCLE Jean-Jacques, 2002, *L'Emprise des signes. Débat sur l'expérience littéraire*, Paris, Seuil.
- TODOROV Tzevetan, 1979, « Bakhtine et l'altérité », *Poétique*, N° 40, année 1979, p. 502-510.